

Table des matières

Préface	5
Avant-propos	9
Introduction	21
A. La recherche, c'est simple comme tout.	
Trois imprégnations, avec d'autres.	21
<i>Le «phénomène humain» Phénoménologie et méthodologie</i>	21
<i>Le monde des mots, des choses et des hommes</i>	24
<i>Les théories des attributions</i>	26
B. L'homme, c'est compliqué comme tout.	
Quatre «anthropodrames», parmi d'autres.....	27
<i>Procréation et centrifugeuse</i>	29
<i>Qu'elle enfante donc dans la souffrance</i>	31
<i>Coronarographie et papiers peints</i>	35
<i>Blés et luzerne</i>	38
Chapitre I : Les «lois de la nature» et les filtres cognitifs.	41
A. Une question fondamentale :	
l'homme serait-il fait comme un oiseau-lyre (huppé) ?	47
B. Une question troublante : le taux d'acide sialique sanguin	
est-il la cause ou est-il le produit de certaines images	
culturelles?.....	55
C. Une fausse question génétique : l'«humain» mesuré	
avant est-il la cause de l'«humain» mesuré après ?	63
D. Une question inconvenante : est-il plus humain	
de draguer la Joconde que de draguer la Goulue ?	66

<i>Chapitre II : Les bas-fonds et les hauts-lieux</i>	
des «lois de la nature humaine»	75
Article premier : Lui, il est pas chien, mais sa femme a du chien.	75
A. Un modèle général.	76
B. Quelques modulations du modèle général.	82
<i>Le poids des mots</i>	82
<i>Le choc des images</i>	86
<i>Des souris, des hommes et des dieux</i>	87
Article deuxième : L'homme s'est-il fait chair ?	92
A. Un modèle englobant.	94
B. Le biologique «noble» et le biologique «vil» :	
bas niveaux et hauts niveaux.....	100
<i>Un continent</i>	101
<i>Un archipel d'organes</i>	102
<i>Le muscle nu et le nu musclé</i>	106
C. Le biologique et la médiation humaine.	108
<i>Biologie et «signallement» de l'acteur</i>	109
<i>Biologie et interaction humaine</i>	111
Article troisième :	
<i>Il a une bonne tête, mais il n'en fait qu'à sa tête.</i>	115
A. Le cerveau comme agent de contrôle du biologique.	116
B. Le cerveau biologique et le cerveau-représentation.	118
C. Le cerveau et la typicité humaine.	120
D. Les médiateurs entre le cerveau	
et les comportements humains.	124
<i>Chapitre III : Les «ontèmes». Il sera un homme, leur fils.</i>	131
A. Individu humain/Espèce humaine.	
Mise au point d'un modèle.	136
<i>Une première tentative</i>	136
<i>La mise au point d'un «modèle humain»</i>	138
<i>Le «modèle humain» : sa prégnance et ses accidents</i>	145
<i>Quelques bruitages</i>	149

LES ANIMAUX SURNATURÉS	187
B. L'être humain et le «modèle animal».....	155
<i>Des tâtonnements</i>	155
<i>Catastrophe chez l'animal non-humain</i> <i>et intérêts humains</i>	156
<i>La mise au point d'un «modèle animal»</i>	158
C. Un «méta-modèle»,.....	161
Épilogue ou Épigraphie	167
Bibliographie	173
I. Bibliographie courante	173
II. Données de première main.	178

Introduction

C'est donc sans appareil critique et sans dispositif bibliographique excessifs que je vais essayer de travailler : j'ai dit pourquoi, en commençant ce retour en arrière. Une ligne de recherche, ça ne se fraie pas un chemin sous la seule percée d'un chercheur et de son proche entourage. Elle est marquée par tout ce qu'apporte la progression – elle-même buissonnante – de la recherche scientifique de première main, mais aussi par le va-et-vient, les conflits, les ruptures et les résurgences de ce que l'on peut appeler les «mentalités scientifiques» : humble traduction, peut-être, des célèbres «paradigmes» qui rendraient compte de l'évolution d'une discipline scientifique. Pourtant, on fera ici comme si tout était plus simple et comme si l'activation d'une recherche, sans doute enracinée dans le patrimoine commun de cette discipline, prenait sa vie dans quelques lieux particuliers de ce patrimoine. Je n'en dirai que trois.

A. La recherche scientifique, c'est simple comme tout. Trois imprégnations, avec d'autres.

Le «phénomène humain». Phénoménologie et méthodologie

Se référer à une approche de genre phénoménologique où, très largement en deçà des rigueurs husserliennes, s'entremêlent des lambeaux flottants d'images, d'intuitions, d'observations et même de pratiques sociales, ça peut paraître incongru dans un travail qui rend compte d'une pratique scientifique. Dans nos milieux, on ne le dit pas trop, mais tout le monde sait bien, au fond, que toute recherche, même expérimentale, se met en mouvement à partir d'une phénoménologie de ce genre.

Lorsque j'écoute les gens qui vivent avec moi et autour de moi – qui vivent vraiment avec moi et qui ne sont donc pas fatalement ceux qui relèvent de la même autorité de tutelle que moi –, quelque chose me

semble clair. Quand ils parlent de «l'homme», quand ils disent de telle ou telle situation ou de tel ou tel comportement qu'ils sont «humains» ou qu'ils sont «inhumains», ils ne se réfèrent ni à une sorte de catégorisation ou de classification par rapport aux autres êtes vivants, ni à quelque chose qui serait seulement la description d'un ensemble de comportements. Ils font comme si – d'emblée, d'instinct, d'élan – ils se réfèrent à quelque chose qui ne serait ni adéquatement, ni ultimement, ni même alternativement traitable selon les canons de la méthodologie scientifique. Vieille connivence, dans certains champs pragmatiques, entre le dire et le créer : quand ils disent «l'homme», on dirait que les gens que j'entends parler l'instaurent dans un champ ou à un niveau qui ne relèveraient pas entièrement de l'observation empirique. On dirait que, en disant «l'homme», ils en appellent en même temps à quelque chose que l'on ne voit pas tout de suite.

Dire de quelqu'un que «c'est un homme» – en deçà ou au delà des excès évaluatifs de la soi-disant prototypie du mâle – ce n'est pas seulement l'étalonner (!) par rapport aux caractéristiques biologiques et comportementales de l'espèce. C'est dire qu'il est «réussi», qu'il est «bien», qu'il est «ce qu'il doit être» : le tout en références à des critères implicites, tout à la fois indiscutables et indiscernables. Si le petit homme vert que je viens de rencontrer dans mon jardin me demande de lui expliquer ce que c'est qu'un homme, c'est bien plus difficile que s'il me demandait de dessiner un mouton. Je l'emmènerais probablement voir ce que font les hommes : je lui montrerais le Parthénon, dans sa gloire. Bien sûr, je n'aurais pas l'idée de l'emmener voir Auschwitz. Pas seulement par honte : mais parce que, ça, on dirait que ce n'est pas vraiment l'homme. Je ferais comme si le Parthénon et Auschwitz ne nous apprenaient pas autant l'un que l'autre ce que c'est que l'homme et comme s'ils n'étaient pas également des indicateurs de son humanité. Quand on voit naître son enfant – ou même l'enfant de deux autres –, on n'est peut-être pas tout à fait certain que cette petite boule rouge sera plus tard un Mozart : mais on est tout à fait certain que ce ne sera pas un Hitler.

Après trente ans de plans fischériens, d'analyses de variance et de calcul des erreurs probables, je persiste à penser que ce regard de

l'homme sur l'homme n'est pas seulement une émotion évanescence ou une empathie passionnée. Je ne crois pas que ce soit un simple «biais de positivité» à l'égard du congénère. Je pense que, de ce regard, il se dégage un processus particulier de cognition quand c'est l'homme qu'il s'agit de connaître : un processus qui, comme tous les processus de cognition, peut être étudié scientifiquement. Notamment par voie expérimentale.

L'évaluation de certaines pratiques sociales intègre, à l'évidence, ce que l'on pourrait considérer comme une esthétisation ou comme une éthérisation de la connaissance de l'homme par l'homme. Que l'on pense à l'avortement volontaire, où la loi est amenée à définir en termes chrono-biologiques (développement de dix semaines) un accès à l'humanisation : une hominisation que l'on réfère évidemment à des critères et à des évaluations dont la représentation est d'un tout autre ordre. Et puis la peine de mort, les manipulations génétiques, l'euthanasie : où, à chaque fois et quelle que soit la position que l'on adopte alors, on se réfère à un «homme» dont ce que l'on en sait – ou ce que l'on fait semblant d'en savoir – ne relève pas seulement de ce qui apparaît comme empiriquement repérable. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une sorte de bruitage affectif des saines procédures de la connaissance rationnelle. A vrai dire, je suis persuadé que l'homme n'est rien d'autre que ce que la connaissance scientifique peut nous en apprendre, sous une forme ou sous une autre, dans l'instant ou à titre prévisionnel. Mais je pense également que la résistance que nous avons à le considérer comme tel doit être prise au sérieux et qu'elle doit être traduite en termes *cognitifs*. C'est-à-dire en termes potentiellement *nécessaires*.

Il faut aussi prendre en compte quelques autres données. Je reste agacé et, il faut bien le dire, soupçonneux quant à la fin de non-recevoir qu'un certain nombre de praticiens opposent à l'idée-même de recherche expérimentale. Il est clair que le débat n'est pas seulement un débat méthodologique. Dans leur attitude, se nouent les jeux et les contre-jeux de stratégies diverses : formation d'origine encore majoritairement littéraire ou philosophique; délimitation des territoires; compétition économique. Non pas que l'on ignore qu'un psychologue qui voudrait faire de l'argent n'aurait pas même l'idée de faire de la psychologie sociale

expérimentale : mais parce que l'on sait très bien que ce type de psychologie sociale – si l'image s'en imposait culturellement ou médiatiquement – ne pourrait certainement pas en clientèle les divans, les groupes de sensibilisation, les week-ends de formation ou les autres officines. Il faut aller au-delà de cet agacement et au-delà de ce soupçon. Il faut prendre cognitivement au sérieux cette résistance que des gens qui s'intéressent, eux-aussi, à la connaissance de l'homme manifestent à l'idée que les comportements et que les attitudes de l'homme peuvent être référés à des *lois de nature*, dont les effets pourraient, par le fait-même, être expérimentalement déclenchés. Tout se passe, chez eux-aussi, comme si la connaissance de l'homme renvoyait à autre chose qu'à la rationalité et comme si cette connaissance constituait une sorte de *cognition-limite*, comme Jaspers parlait naguère de situation-limite.

Cette prise en compte délibérément assumée de bribes phénoménologiques ne veut pas dire qu'il y a, dans la façon dont l'homme connaît l'homme, des processus de connaissance qui resteraient, en soi, impénétrables à une approche scientifique : trou de connaissance que viendraient combler, avec prévenance et avec jubilation, les Révélations de tous genres ou les apologies sublimes et les apologétiques diverses du seul Vécu. Il s'agit bien d'établir les processus naturels qui amènent le sujet humain à faire comme s'il pensait que la connaissance de l'homme ne relève pas uniquement de données empiriquement repérables; qui l'amènent également à construire, pour savoir ce qu'il est «vraiment», des êtres ou des lieux qui, pour lui, ne relèvent pas de l'empirie alors même que, produits par l'homme, ils restent évidemment des données de *nature*.

Le monde des mots, des choses et des hommes

Les travaux de Milton Rokeach (Rokeach, 1960...) avaient décadé-nassé la recherche sur les croyances et sur les idéologies. En introduisant l'idée – sans fournir la totalité de l'outillage nécessaire à son opérationnalisation – que, pour étudier ces croyances et ces idéologies, il fallait laisser tomber le contenu de leurs énoncés pour étudier la structure des systèmes qui les organisent individuellement ou socialement, il introduisait certains «invariants», dont une science ne peut faire l'économie si elle veut se constituer en tant que science. Par la suite, les recherches de

Melvin Lerner (Lerner, 1980) m'ont ébloui autant qu'elles m'ont décontenancé. Pas tant par leur virtuosité et par leur prolifération; pas tant par la vigueur avec laquelle elles prennent en mains des données culturelles et historiques, compactes et complexes, dont la lecture est la plupart du temps idéologique. Mais elles m'ont stimulé par l'outillage qu'elles introduisent et par celui qu'elles peuvent inciter à mettre au point (Deconchy, 1982).

Dans une série d'expérimentations ingénieuses, Lerner montre que l'être humain ne lit pas, ne décrit pas et ne *connaît* pas les interactions sociales – notamment celles qui sont dissymétriques (l'injustice, la domination, la violence...) et les dérélictions (la faim, la misère, la souffrance...) – en ne faisant qu'enregistrer les données et les occurrences empiriquement repérables. En réalité, l'être humain traite ces données et ces occurrences par le «biais» d'un non-dit : «il n'arrive aux gens que ce qu'ils méritent»; ce que certains discours fortement appareillés – religieux, par exemple – reformulent dans des intitulés comme : «plus tard et ailleurs, il arrivera tout de même aux gens ce qu'ils ont mérité» (punition ou rétribution célestes). Lerner n'élucide pas trop, il est vrai, cette notion de «mérite» : ce que Patricia Delhomme (1987) tentera, sous une forme nouvelle et dont on reparlera plus tard. En tout cas, sur la base de cet adage, le monde des êtres et des choses, tel qu'il fonctionne naturellement, est un monde *juste*. Ce biais, cette modalité de traitement, ce «filtre» comme je dirai plus tard, Lerner l'appelle une *croyance* («*La croyance en la justice du monde*»), dont il se demandera par la suite quelle en est l'origine. Un peu rapidement, selon moi, il décide que cette croyance est *naturelle* et qu'elle est donc constitutive de l'espèce humaine. Naturelle, cette croyance renverrait, en miroir, au fonctionnement essentiel des êtres et des choses : du coup, on a affaire à une *ontologie*. Par ailleurs, ce fonctionnement fait l'objet d'une évaluation ou d'une justification sociale (sur la dissymétrie ou l'inégalité des gens, sur les événements de l'histoire, sur les conflits entre les groupes...) qui renvoient à quelque chose qui ressemble à de l'*idéologie*. *Croyance, idéologie, ontologie* : dans le cadre d'une psychologie sociale expérimentale des croyances, il s'agit bien de la mise en regard du matériau conceptuel qui constitue son champ de recherche. Je me suis demandé quelle sont les «croyances naturelles» qui opèrent, chez l'être humain,

lorsqu'il s'agit pour lui de traiter des données empiriques «humaines». C'est ce que j'appellerai les «filtres cognitifs», qui interviennent dans la connaissance que l'être humain construit à propos de l'homme.

Les théories des attributions

Depuis plus de vingt ans, la recherche en psychologie sociale est marquée par l'intérêt que l'on porte à la façon dont l'homme attribue des causes à ce qui arrive : à lui et à son entourage naturel ou social. Cet intérêt – et le climat général qu'il a conféré à la psychologie sociale – entre directement en résonance avec ce dont je me préoccupe, avec au moins trois lieux de résonance. Le *premier* renvoie, pour moi comme pour tous, à ce que l'on surmontait ainsi les automatismes décidément tenaces du comportementalisme classique. Si, déjà, l'être humain ne réagit pas mécaniquement à un stimulus social «simple», on peut penser qu'il réagira ou qu'il agira de façon encore moins mécanique quand c'est l'image ou la représentation de l'«homme» qu'il injectera dans son champ cognitif. Le *second* renvoie probablement à la façon dont la position de Kelley a été dépassée : pour lui, comme on l'a souvent dit, l'être humain de tous les jours se comporterait, lorsqu'il s'agit d'attribuer des «causes» aux données auxquelles il est confronté, comme un «scientifique-né». Il est certain que les travaux de Jaspars m'ont beaucoup apporté, en montrant que les processus cognitifs d'attribution sont des opérations socialement marquées et socialement régulées. Le *troisième* renvoie à une lecture possible de Ross (1977), que Jean-Claude Deschamps et Alain Clémence (1987) m'ont fait mieux découvrir. Comme tout le monde le fait, avec des mots différents, Ross distingue les attributions «dispositionnelles» (qui renvoient aux caractéristiques, aux dispositions ou aux comportements de l'acteur) et les attributions «situationnelles» (qui renvoient à l'entourage ou au milieu dans lesquels l'acteur se meut). Pour définir un peu mieux ces attributions «situationnelles», Ross considère qu'il s'agit de «celles qui invoquent la loi Stimulus-Réaction largement applicable;...celles qui n'établissent ou n'impliquent aucune disposition de l'acteur autre que *celles typiques de l'acteur en général*». Outillage refermé très vite sur lui-même, car Ross ne traitera pas des processus par lesquels l'être humain attribue une «causalité» à des dispositions typiques de l'acteur en général. Pourquoi ces dispositions qui ne sont ni directement dispositionnelles, ni vraiment

situationnelles, ne correspondraient-elles pas, au-delà de la simple exégèse du texte de Ross, aux déterminismes de nature qui constituent l'homme dans son espèce et auxquels nul acteur ne peut échapper? La connaissance systématique et tendanciellement prédictive de ces déterminismes naturels ne constituerait-elle pas les sciences de l'homme dans leur genre propre?

Dans le patrimoine scientifique, tel qu'il est acquis et tel qu'il constitue la psychologie sociale où s'enracine la série de travaux que je suis en train d'introduire, il fallait tout de même évoquer cette triple imprégnation, pour que les choses puissent se mettre en route.

B. L'homme, c'est compliqué comme tout. Quatre «anthropodrames», parmi d'autres.

Dans les trois chapitres de ce livre, j'essaierai, à partir d'un paradigme de recherche plusieurs fois démultiplié, d'établir quelques-uns des processus qui interviennent dans la construction mentale de la singularité humaine. Avant de formaliser, peu à peu, les seules deux hypothèses qui ont organisé ces quelques recherches, on avait pris conscience de l'extrême complexité des processus de tous genres qui interviennent dans des situations où c'est l'«humain» qui est en cause et quelquefois en enjeu.

On résume ici quatre de ces recherches préliminaires. Comme pour la plupart de celles qui ont été menées, – et c'est là une des limites du travail –, on a mis en place des sites expérimentaux où l'«humain» est en situation de «catastrophe», dans un sens peut-être proche de celui que René Thom donne à ce terme. La plupart du temps, en effet, parce que l'on voulait mettre l'«humain en enjeu», le travail n'a pas porté sur ce que l'on peut appeler le développement régulier ou la «gestion sereine de l'espèce». Les sujets ont été placés devant des situations que l'on commençait par leur présenter comme *réelles* mais qui, en fait, étaient *fictives*, par rapport auxquelles il leur fallait émettre des évaluations, des opinions ou des pronostics. Ces situations évoquaient des prises de décision à haut

risque : une intervention chirurgicale, un accouchement difficile, une attente de verdict opératoire, un accident polluant. Dans les réponses et les évaluations que l'on demandait aux sujets de formuler, c'était moins un cas particulier qu'une anthropologie globale qui était en jeu. Comme on parle de psychodrame ou de sociodrame, je parlerai d'*anthropodrames*. On les évoquera brièvement, puisqu'ils ont tous les quatre fait l'objet de publication (*).

(*) On a réuni trois ensembles de données expérimentales ou quasi-expérimentales de première main : des ensembles auxquels, dans ce texte, on s'est référé en citant seulement leur sigle et en rassemblant les références dans la seconde partie de la Bibliographie (**Page 178**). *Les données siglées A* renvoient à des travaux publiés et qui sont largement disponibles. Ils ont été jugés publiables, pour la plupart, dans des revues ou dans des ouvrages à Comité de lecture et ils présentent des travaux que ces Comités de lecture ont jugés plutôt positifs. Les autres données ne présentent naturellement pas les mêmes garanties : soit parce que leur outillage théorique est parcellaire, soit parce que les résultats significatifs sont sectoriels ou épars, soit parce que leur trop petite surface n'a pas permis de les soumettre à des Comités de lecture. Toutefois, je n'ai cité aucune recherche refusée définitivement par de tels Comités. *Les données siglées B* sont extraites de Mémoires de Maîtrise en Psychologie sociale que j'ai dirigés, qui ne sont pas publiés et qui ont été déposés à l'Université de Paris-X. Les Thèses de Doctorat préparées dans les mêmes conditions sont évidemment citées dans la Bibliographie courante, au nom de leur Auteur. *Les données siglées C* renvoient à des travaux expérimentaux ou quasi-expérimentaux soit exploratoires, soit de courte portée, soit de faible significativité statistique qui ont été stockés en vue d'éventuels traitements secondaires. **Dans le texte, la présentation des données A apparaît en caractères droits et la présentation des données B et C apparaît en caractères italiques.**

L'ensemble des ces travaux relèvent d'une méthodologie expérimentale. Avant d'introduire, de résumer et d'interpréter les cinquante expérimentations, quasi-expérimentations ou essais expérimentaux que l'on trouve listés en fin de livre, j'assume le fait que tous les scénarios (fictifs) ont d'abord été présentés aux sujets comme s'ils étaient réels. Ils ont été ensuite tous démystifiés, individuellement ou en groupe, par oral ou par écrit ou, désormais, dans un petit livret explicatif que les sujets peuvent emmener chez eux. La «démystification» finale porte au moins sur trois points :

1) le caractère fictif et non réel des scénarios; 2) le caractère approximatif des données biologiques que l'on avait davantage résumées que présentées en stricte rigueur scientifique; 3) le caractère fallacieux des risques que l'on avait fait évaluer par les sujets. Ceux-ci ont été au nombre de 11388. Malgré les fantasmes de l'heure, nous avons persisté à les appeler des «sujets» : justement parce que nous ne les prenons pas pour des objets.

Procréation et centrifugeuse

Dans une situation chirurgicale, le malade qui choisit ou qui accepte de la subir se soumet d'une certaine façon à l'évaluation et à l'agir de quelqu'un d'autre (le chirurgien), à un environnement social particulier (l'hôpital ou la clinique) et à une technologie plus ou moins raffinée (le matériel opératoire). Toutes données qui, sous tel ou tels de leurs aspects, contribuent à faire du malade une sorte de chose. La dissonance probable entre cette transformation en chose et la perception de l'identité propre peut être renforcées quand l'intervention et la situation chirurgicale ne renvoient pas seulement à une déficience biologique mais à une prise de décision dont les enjeux de vie sont lourds : par exemple, dans le cas d'une insémination artificielle.

Dans un livret remis aux sujets, on décrit la technique opératoire du Professeur C., quand il effectue une insémination artificielle sur une patiente qui ne peut pas avoir d'enfant. Le Professeur C. pratique ce genre d'intervention **soit** « par désir *d'aider les couples en difficulté* », **soit** « par désir *de faire avancer la connaissance scientifique* ». Il recourt **ou bien** à une technique plutôt *simple* (« on recueille les spermatozoïdes du mari, qui sont triés et conservés dans l'attente de l'ovulation de la femme et, deux jours avant cette ovulation, une partie des spermatozoïdes est placée dans l'utérus; le lendemain, la seconde partie des spermatozoïdes y est placée à son tour ») ; **ou bien** à une technique plutôt *complexe* (« on prélève des spermatozoïdes chez le mari qui sont placés dans un bain d'azote à -196°C . Quarante-huit heures avant l'insémination, les éprouvettes sont retirées de l'azote, placées dans une centrifugeuse où s'effectue le tri des spermatozoïdes. Ce tri une fois réalisé, les lots sont répartis dans différents bains chimiques pendant quatre heures. Un premier lot est alors directement inséminé, vingt-quatre heures avant l'ovulation, à intervalles d'une demi-heure »).

La première page du livret porte une photographie qui, en l'absence de légende, est probablement perçue comme représentant l'endroit où se pratique l'intervention : **soit** un environnement *technologiquement simple* (une chambre de malade, sans appareillage apparent...), **soit** un environnement *technologiquement lourd* (table d'opération, réflecteurs, bras de position, nombreux appareillages médicaux...). Après avoir précisé que « la pratique opératoire du Professeur C. est efficace à un taux proche de 100 % », on pose deux séries de questions aux sujets. La première série de questions leur demande de pronostiquer les risques que

peut courir le développement du bébé qui va naître (développement des capacités motrices, des capacités musculaires, de l'apparence physique ; développement du système nerveux, des capacités intellectuelles, de la mémoire ; développement de l'affectivité, de la sensibilité, de la sexualité. La seconde série de questions leur demande d'évaluer dans quelle mesure il est moralement «normal», pour la femme, de recourir à une telle méthode en cas de stérilité; et si, pour le médecin, il est moralement «normal» de procéder à ce genre d'intervention (Échelle – 3/+3, sans case zéro). On a travaillé avec 192 femmes âgées de 18 à 22 ans, sans enfant, en première année d'Études Supérieures littéraires. Elles ont été réparties également entre les huit situations (A-10).

En ce qui concerne les risques courus par le bébé qui doit naître, ils apparaissent aux sujets comme d'autant plus grands que le médecin opère avec l'idée de faire avancer la connaissance scientifique, plutôt que par altruisme; d'autant plus grands que la technique de prélèvement et de conservation est complexe, plutôt que simple; et ils tendent à être d'autant plus grands que la photographie de l'environnement évoque une technologie lourde plutôt que légère. Toutes les cibles de risque post-natal sont concernées : surtout dans le secteur affectif. Il n'y a pas d'interaction entre ces «causes». Pour ce qui est de l'évaluation morale de la décision de la patiente et de l'intervention du médecin, elle est d'autant plus négative que la technique semble complexe. Toutefois, le comportement des deux acteurs est évalué comme d'autant plus «normal» que la technique de préparation est complexe et que l'environnement évoque une technologie lourde, d'une part ; que la technique de préparation est simple et que l'environnement évoque une technologie légère, d'autre part mais un peu en retrait. Une évaluation morale positive paraît ainsi liée à une sorte de cohérence entre les modalités des techniques d'intervention.

En arrière-fond de cette attitude, il semble donc que, pour les sujets, les risques courus par l'enfant à naître sont d'autant plus grands que les fonctionnements «naturels» ont été fortement perturbés.

Un anthropodrame.

Qu'elle enfante donc dans la souffrance...

Les représentations de la procréation et de quelques-uns de ses aléas seront souvent intégrées, par la suite, au champ de notre recherche. S'il existe des «enjeux anthropologiques», c'en est bien une forme dense. Nadine Paumé (1995) a travaillé sur les processus qui interviennent dans la représentation de l'accouchement : en particulier sur les liens que cette représentation entretient avec celle de la souffrance de la mère. Un certain nombre d'idéologies – ou de contre-idéologies, ce qui, formellement, est la même chose – se sont structurées autour de cette «obligatoire» souffrance de la mère. Idéologies dont il n'est question ni d'en inventorier les variantes, ni d'en tracer l'historique.

Nadine Paumé évoque trois niveaux d'émergence de cette idée. D'abord, la proximité que l'on a souvent établie, dans le champ cognitif quotidien, entre l'image de l'accouchement et l'image de la souffrance : on est là au plan des *représentations sociales*. Ensuite, un certain nombre de propositions implicites mais quelquefois explicitées qui, après avoir pris en charge cette proximité, considèrent que la souffrance de la mère est à ce point habituelle qu'elle en devient «normale» et que, «normale», elle en devient «obligatoire» : voire que, «dans un accouchement, il est bon (équitable, salubre, rédempteur et toute la suite du récitatif...) que la femme souffre». On est là au plan de l'*idéologie*. Nadine Paumé fait l'hypothèse que, dans la psychologie quotidienne des gens, il se peut que, du coup, si une femme ne souffre pas en accouchant, les effets psychologiques et biologiques de cette «anomalie» seront désastreux, pour la mère et pour l'enfant. On serait là au plan de la *croyance*. Ce continuum *représentation-idéologie-croyance* plonge, à son origine, dans la mémorisation collective de certaines *mythologies* et il peut se prolonger dans la recherche de rituels qui visent à inverser la perversité de ces effets et à recourir à des systèmes de *propitiation*, d'*incantation* ou de *magie*. Nadine Paumé travaille au plan de la «croyance», telle que l'on vient d'en décrire une des insertions possibles. On résume ici deux de ses recherches. On les a allégées des autres variables ingénieuses auxquelles elle avait recouru.

L'expérimentatrice se présente aux sujets comme quelqu'un qui enquête sur «les effets possibles de quelques interventions dans divers secteurs médicaux». Dans un livret dont le texte est soutenu par une explication orale, les sujets reçoivent un extrait de l'interview de «Madame Christine P., qui est âgée de 28 ans et qui est enceinte de sept mois et demi». Son statut de couple n'est pas précisé. Son interview comporte, dans tous les cas, les éléments suivants : 1) Madame Christine P. fait état de la date probable de son accouchement : «dans un bon mois»; 2) elle estime que «sa grossesse s'est bien passée» et elle précise que «le gynécologue a prévu que l'accouchement se passerait certainement bien»; 3) elle a entendu parler de «l'anesthésie péridurale» (dont on précise aux sujets, en hors-texte de l'interview, qu'il s'agit d'«une injection effectuée dans le bas du dos, au niveau de la colonne vertébrale, qui permet de supprimer les sensations douloureuses dues à l'accouchement»); 4) elle sait qu'il n'y a aucune contre-indication médicale à ce qu'elle l'utilise». Sur ce fond commun, Madame Christine P. signale, dans son interview, **soit** qu'elle accouchera *sous péridurale* (sans souffrance), **soit** qu'elle accouchera *sans péridurale* (avec souffrance probable). Elle précise également **ou bien** qu'elle a choisi *elle-même* les modalités de son accouchement, **ou bien** que c'est le *gynécologue* qui en a pris la décision. On demande aux sujets de formuler trois types d'évaluations (Échelles – 3/+3, sans case zéro) : à propos du *profil psychologique de la mère* (douceur; générosité; dévouement; bonne santé; équilibre de vie; sens de la moralité; sincérité dans son désir d'enfant; à propos de l'*avenir psycho-biologique de la mère* (difficultés diverses : dans l'allaitement; les relations sexuelles; la possibilité d'avoir un autre enfant; l'attachement à l'enfant; la confiance en elle-même; la sérénité psychologique); à propos de l'*avenir psycho-biologique de l'enfant* (sera-t-il un bébé fragile; perturbé dans ses rythmes de sommeil; perturbé dans sa digestion; difficilement coordonné dans ses mouvements; peu enclin aux gestes d'affection; difficile de caractère; renfermé?). Les sujets étaient 240 jeunes femmes, âgées de 18 à 25 ans, étudiantes en B.T.S. d'Hôtellerie ou de Tourisme, célibataires et n'ayant jamais été enceintes. Elles ont été réparties également entre les quatre situations. (A-17).

Sur tous les cibles d'évaluation, quand Madame Christine P. accouchera sans souffrance – c'est-à-dire *sous péridurale* –, le *profil psychologique de la mère* est dévalué; son *avenir psycho-biologique* est pronostiqué comme devant être plus fâcheux; l'*avenir psycho-biologique de l'enfant* est envisagé comme plus difficile (de façon un peu

moins nette). Par ailleurs, le fait que c'est la mère qui a décidé elle-même d'accoucher sans souffrance dévalue nettement son *profil psychologique*. Il alourdit un peu moins nettement le pronostic sur *l'avenir psycho-biologique* de la mère et sur celui de *l'enfant*.

En réalité, les choses sont plus compliquées. Sur toutes les cibles d'évaluation, pour *l'avenir psycho-biologique de la mère* et *l'avenir psycho-biologique de l'enfant*, le pronostic est toujours plus favorable quand la mère accouche sous péridurale, mais en laissant le gynécologue décider lui-même; il est également plus favorable quand la mère accouche sans péridurale, mais en l'ayant décidé elle-même. On voit comment s'organisent deux traitements alternatifs pour faire interagir entre elles deux normes positives : celle de la prétendue « grandeur » de l'accouchement douloureux et celle de la valeur de l'internalité, dont, depuis Jellison et Green (1981) jusqu'aux travaux de Jean-Léon Beauvois (1984) et de Nicole Dubois (1994), on a montré l'utilité sociale.

Dans la façon dont les sujets envisagent l'enjeu humain qui est en cause, plusieurs processus différents s'entremêlent : jusqu'à, par exemple cette stupéfiante idée que, si la mère a accouché sans souffrance, l'enfant qui va naître... sera moins bien coordonné dans sa motricité, qu'il aura une digestion difficile et qu'il sera de caractère renfermé. La souffrance de la mère contribuerait ainsi à faire de l'enfant un petit homme biologiquement réussi. On voit poindre là tout un ensemble de mythologies, de tabous et de préceptes, toujours actifs au moins en sous-main.

On doit mener plus loin cette analyse. Cette sorte de garantie que la souffrance apporte si l'on veut « faire un bel enfant » et cette idée que la neutralisation de la souffrance de la mère est destructrice, tiennent-elles à l'accouchement lui-même ? Sont-elles de plus large emprise : dans une civilisation doloriste, toute souffrance pourrait être perçue comme susceptible d'avoir des effets bénéfiques, dans l'ordre biologique comme dans l'ordre « spirituel » ? On devait s'en assurer.

On ne pouvait évidemment pas reprendre le même scénario que dans le travail précédent. Celui auquel on recourt maintenant évoque une nouvelle technique chirurgicale (fictive) mais des lieux opératoires identiques. Toutefois, les finalités de l'acte opératoire seront différentes. L'expérimentatrice, qui dit mener «une enquête sur la façon dont les gens se représentent les interventions chirurgicales», décrit brièvement une technique chirurgicale (fictive), dont on a d'ailleurs renforcé l'aspect complexe et relativement brutal. «La colpotomie reconstitutive, qui se pratique sur divers muscles et sur divers autres tissus, doit toujours se faire sous anesthésie péridurale lorsque, – comme c'est ici le cas –, l'intervention porte sur l'utérus». Il s'agit de préparer cet utérus, **soit** en prévision du passage d'un bébé, lors d'un accouchement chirurgicalisé par les voies naturelles; **soit** en prévision du passage d'un fibrome volumineux, lors de son expulsion par les voies naturelles. On s'en est tenu à demander aux sujets de produire deux séries d'évaluations (Échelles –3/+3, sans case zéro) : d'abord sur les effets fâcheux que cette intervention «sans souffrance» peut avoir chez la femme qui la subit (effets fâcheux sur son système cardio-pulmonaire, son système digestif, ses capacités motrices; sur son système nerveux, ses capacités intellectuelles, sa mémoire; sur sa sensibilité, son affectivité, ses capacités relationnelles) ; ensuite, sur la conformité de l'intervention à la déontologie médicale et à l'«éthique religieuse». Enfin, on a demandé aux sujets, malgré toute l'imprécision du terme, s'ils se considéraient plutôt comme «croyants». On a travaillé sur 96 jeunes étudiantes qui étaient candidates à un DEA littéraire, dans une Université parisienne. Elles ont été réparties également entre les deux situations possibles (A-18).

La répartition entre les sujets qui se disaient «croyantes» et ceux qui ne se disaient pas telles n'avait qu'un intérêt conjoncturel. D'une façon générale, ici comme ailleurs, le pronostic des «croyantes» est toujours plus pessimiste que celui des autres sujets et leur évaluation «éthique» est toujours plus réservée. Par contre et pour tous les sujets, le pronostic sur l'«avenir psycho-biologique de la mère» est toujours plus fâcheux quand la même intervention, indolore, vise à faciliter le passage d'un bébé plutôt qu'à faciliter le passage d'un fibrome. Comme si, dans les mêmes conditions d'anesthésie, intervenir artificiellement et techniquement sur le passage à la vie d'un petit humain était en soi-même dissonnant avec sa nature et avec sa dignité : dissonance réfractée par le délabrement du tableau psycho-biologique de la parturiente. On dirait

que la souffrance de la mère est perçue comme un rituel obligé pour que ce soit un véritable humain qui est mis au monde.

Un anthropodrame.

Coronarographie et papiers peints

On peut percevoir l'enjeu anthropologique d'une intervention chirurgicale à un autre niveau que celui des représentations sociales, telles que Moscovici (par exemple : 1961, 1984, 1989) en a fondé l'approche et la détection : telles, aussi, que nous en avons observé quelques-unes dans les «anthropodrames» précédents. Il pourrait également s'agir d'une sorte de débat intérieur que le sujet mènerait, de façon le plus souvent implicite, dans des situations où c'est son propre destin d'homme et de vivant qui en est l'enjeu. C'est là que l'on se situe maintenant.

Patricia Delhomme (1987) a eu l'idée de réactiver quelques recherches américaines et d'en axiomatiser les non-dits. Dans le sillage de recherches encore un peu tâtonnantes (Zuckerman, 1975) qui observaient que des étudiants en cours de préparation d'examens étaient, en comparaison avec d'autres étudiants qui n'étaient pas dans cette situation, plus disposés à accepter de donner de leur temps pour aider un étudiant handicapé et qui leur était inconnu. En parlant avec eux après en avoir reçu une réponse, Zuckerman était amené à penser, sans que l'on puisse très bien conceptualiser la chose, que ces étudiants généreux essayaient, «en faisant le bien», de se concilier le sort et d'avoir dès lors plus de chances de réussir leur examen. Walster, Aronson et Brown (1966) avaient constaté que, lorsque le sort leur avait attribué un «destin» plutôt malheureux (un repas ultérieur fait de sauterelles, d'insectes écrasés, de mélanges innommables et glaireux), alors que d'autres se voyaient attribuer un «destin» plutôt heureux (un repas ultérieur fait de petits fours, de crèmes diverses et d'autres mignardises), les premiers s'auto-administraient davantage de chocs électriques, par ailleurs plus violents, que ne le faisaient les bénéficiaires d'un «destin» plutôt heureux. Les Auteurs proposaient plusieurs explications à ce comportement paradoxal. Curtis, Rietdorf et Ronel (1980) ont examiné de plus près une de ces explications possibles et ils font l'hypothèse que, en référence probable à des représentations culturelles diverses, ces sujets déjà

marqués par un «destin malheureux» essaient, par cette façon de faire, d'«apaiser les dieux» : la formule apparaît dans le titre de leur article. Les sujets essaieraient de modifier ce destin malheureux, dans une sorte d'incantation du réel et par une sorte de magie «naturelle». Curtis, Rietdorf et Ronel reprennent le plan expérimental précédent, mais leurs sujets peuvent également se voir orientés vers une troisième situation. Le sort attribue aux uns un «destin heureux»; il attribue aux autres un «destin malheureux»; il attribue désormais aux derniers le même «destin malheureux», assorti cependant d'une clause particulière : il n'est pas sûr que l'horaire permettra d'aller jusqu'au bout de l'expérimentation et, dans ce cas, d'aller jusqu'à devoir ingurgiter les horreurs que l'on avait prévues. Ce dernier groupe de sujets a donc une chance d'échapper à ce que leur «destin» a de «malheureux». Dans la mesure où l'on a rendu disponible l'idée qu'il est possible d'échapper à ce destin, ce sont les sujets de ce troisième groupe qui s'auto-attribuent le plus de chocs électriques et les chocs les plus violents (Deconchy, 1984).

Patricia Delhomme (1985) travaille en dehors de l'environnement culturel propre à ces expérimentations américaines. Toutefois, elle réfère ces stratégies «incantatoires» et peut-être «magiques» à des processus psychologiques plus fondamentaux : sans parvenir d'ailleurs à théoriser exactement les mécanismes qui entrent dans ces processus. Ce qu'elle annonce elle-même, très clairement.

Infirmière diplômée, elle obtient l'autorisation de s'insérer, en vue de ses travaux, dans le Service de cardiologie de plusieurs grands hôpitaux. Les sujets de l'expérimentation ont en commun d'être des hommes, âgés de quarante à soixante-dix ans, coronariens en premier séjour dans un Service de cardiologie, entrés dans ce Service pour leur premier infarctus. Ils sont tous en chambre individuelle. Ils sont, de fait, affectés à trois situations «expérimentales», de quarante malades chacune. **Les uns**, saisis d'un pronostic favorable sur leur avenir cardiaque, savent qu'ils vont retourner chez eux dans les deux jours (*destin à coup sûr heureux*) ; **les autres** savent, tous examens médicaux effectués, qu'ils seront opérés dans deux jours (*destin à coup sûr peu heureux*) ; **les derniers**, après les tests préliminaires, savent qu'ils doivent subir un examen coronarographique, qui amènera le praticien à préciser son diagnostic et qui l'amènera à décider si une intervention chirurgicale s'impose (pontage

aorto-coronarien) ou si un traitement médicamenteux suffit (dérivés nitrés, bêta-bloquants...) : ils sont donc dans l'*incertitude*, sous la menace d'un destin qui risque d'être *peu heureux*.

Un comportement de genre altruiste, probablement perçu dans la culture dominante comme plutôt «moralement positif», leur est proposé : prêter leur montre, pendant tout un après-midi, à un malade inconnu. C'est le groupe des malades qui sont incertains de leur sort qui s'y prête le plus volontiers. Un autre comportement, probablement perçu dans la culture dominante comme plutôt «moralement négatif», leur est alors rendu disponible : «mentir», à propos d'un acte anodin mais facile à repérer discrètement (ouvrir un dossier laissé sur place par une aide soignante et que, en quittant la chambre, l'infirmière a dit de ne pas ouvrir). Non seulement, c'est le groupe des malades qui sont incertains de leur sort qui «ment» le plus mais, dans ce groupe et seulement dans celui-là, ce sont les malades qui ont été «altruistes» qui sont désormais «menteurs». Au fond, dans cette situation d'incertitude dont il faut peut-être «incanter» les risques futurs, il s'agit seulement de *faire* quelque chose : que ce quelque chose soit perçu par les normes habituelles comme «moralement positif» ou comme «moralement négatif». Plus curieusement, si on présente aux malades, pendant cinq secondes (sous le prétexte de recueillir leur avis pour choisir le papier peint qui sera posé dans leur chambre, en cours de réhabilitation), une planche de couleur blanche couverte de très nombreuses petites rondelles rouges, et si on leur impose la tâche – impossible – d'évaluer le nombre de rondelles, c'est encore le groupe des malades qui sont incertains de leur destin qui porte l'évaluation la plus basse et la plus éloignée du nombre réel de rondelles. Si on y regarde de plus près, ce sont les *mêmes* malades qui, dans ce groupe et dans celui-là seulement, sont les plus «altruistes», qui sont les plus «menteurs» et qui sous-estiment le plus le nombre de rondelles. On a travaillé avec 120 malades. Ils ont été répartis également entre les trois situations (A-16).

Pour une fois, on a présenté les résultats de la recherche en même temps que ses modalités de réalisation. Peut-être s'agit-il, pour les malades incertains de leur destin mais tout de même menacés par un destin «peu heureux», d'alléger la charge de stimuli portée par le site «réel» où ils se trouvent. Patricia Delhomme (1980) observe les mêmes comportements («altruisme», «mensonge», sous-estimation de la charge des stimuli) dans d'autres sites carcéraux, eux-mêmes marqués par le «destin» : une prison (quelques jours avant l'élargissement;

quelques jours après le verdict; dans l'attente d'une comparution) ; un centre de rassemblement des futures recrues du Service National, alors que celui-ci était encore obligatoire. Bien des ajustements conceptuels et beaucoup de prudence dans l'interprétation doivent entrer dans le traitement de ces travaux exploratoires . Qui convergent pourtant dans une impression : celle que, dans certaines circonstances à lourds enjeux personnels, l'être humain travaille spontanément à contrôler ce qui reste et qui restera incontrôlable.

Un anthropodrame.

Blés et luzerne

Dans le cas qui précède, l'«anthropodrame» s'est noué dans la conscience du malade hospitalisé, qui travaille sans doute à contrôler son destin : comme si, dans un environnement plutôt inquiétant, on pouvait tout de même en conjurer ou en incanter les menaces. Processus fondateur de ce qu'on appelle la magie. On peut se demander si, à l'inverse, le «destin» de l'environnement matériel – le «destin de la matière» – n'est pas quelquefois déchiffré en référence aux qualités personnelles des hommes qui sont en contact avec cet environnement et avec cette matière. Il ne s'agirait pas seulement des conséquences que les comportements et que les attitudes des hommes auraient, par exemple, sur la pollution ou sur la destruction de l'environnement. A partir de l'évaluation que l'on fait d'un acteur social, les *propriétés intrinsèques* de la matière avec qui il entre en contact ou en interaction pourraient devenir différentes. Fondement, peut-être, de la croyance qui veut que certaines personnes – en fonction de ce qu'elles sont à titre personnel ou à titre de mandataires institutionnels – ont le *pouvoir* de transformer la matière et d'en faire varier les effets.

Les deux expérimentatrices se présentent comme travaillant pour le Laboratoire de psychologie sociale de l'Université de Paris-X. En l'appuyant par des explications orales, elles communiquent à chaque sujet un texte relatant un accident de la route survenu dans la Drôme, en 1992, dans la commune de M.... Un camion-citerne s'est renversé sur le bord de la route : un petit éboulement de talus semble en être la cause. Aucune faute de conduite n'a été relevée, ni aucune défaillance du matériel. Le

chauffeur est indemne. Toutefois, l'accident n'est pas sans conséquences : le «pyrotritium» («produit liquide extrêmement dangereux», sans aucune autre précision) que contient le camion-citerne se déverse dans la rivière qui arrose la commune de M... et ses abords. L'eau de cette rivière irrigue, un peu plus bas, des champs de cultures céréalières et de cultures maraîchères, habituellement consommées par les habitants et par leurs animaux. «On peut évidemment se demander dans quelle mesure ces consommateurs en seront affectés, dans leur organisme et dans leurs comportements».

On communique aux sujets les résultats de l'examen médical du chauffeur. Cet examen médical ne relève aucune déficience constitutive ou évolutive. Toutefois, on précise à **certains sujets** que son taux d'alcoolémie était plutôt élevé, sans être excessif ni illégal. Ce détail est absent du texte que l'on remet aux **autres sujets**. On se pose la question de savoir si la consommation des produits céréaliers et des produits maraîchers peut avoir des effets fâcheux, chez les hommes et chez les animaux domestiques. On fait varier l'**ordre** de présentation des deux questionnaires. Les cibles sur lesquelles on demande aux sujets d'évaluer ces risques (Échelles – 3/+3, sans case zéro) ont été choisies de telle façon qu'elles puissent convenir à la fois aux êtres humains et aux animaux («effets fâcheux sur l'activité du système nerveux, sur les capacités d'apprentissage, sur le rappel de ce qui s'est passé précédemment; sur les capacités motrices, sur les capacités musculaires, sur l'état de la morphologie générale; sur le fonctionnement du système immunitaire, du système respiratoire, du système reproductif»). On a travaillé avec 160 élèves de Terminales littéraires, dont on a tenu compte du sexe. Ils ont été répartis également entre les quatre situations (A-13).

À un premier niveau d'analyse (à facteurs simples, comme on dit), quelques résultats apparaissent immédiatement. Les sujets de sexe féminin pronostiquent toujours davantage d'effets fâcheux que les sujets de sexe masculin, qu'il s'agisse des consommateurs humains ou des consommateurs animaux. Le taux d'alcool du chauffeur n'influence pas, à lui seul, les évaluations. Paradoxalement, *les consommateurs animaux courent plus de risques que les consommateurs humains*, en consommant les produits maraîchers ou les produits céréaliers. Nous retrouverons plusieurs fois ce cas de figure : comme si l'être humain ne pouvait pas dépendre, même dans sa biologie, de circonstances aussi anecdotiques.

En seconde analyse (pour l'interaction des facteurs, comme on dit), les choses deviennent plus complexes. D'une part, c'est chez les sujets de sexe masculin que les consommateurs animaux courent plus de risques que les consommateurs humains; pour les sujets de sexe féminin, c'est l'inverse que l'on constate. D'autre part, c'est chez les sujets de sexe féminin qu'un taux d'alcool plutôt élevé sans être excessif fait courir le plus de risques aux consommateurs, humains ou animaux; chez les sujets de sexe masculin, c'est l'inverse qui se passe. Sans doute en fonction d'une représentation différente de l'alcool, chez ceux-ci et chez celles-là.

Au moins deux choses se dégagent de ce travail. D'une part : la production d'images sociales complexes en ce qui concerne le contraste entre l'être humain et l'animal. On examinera plus tard les jeux de ce contraste. D'autre part : le marquage de la matière par l'agent humain qui entre en contact, passif ou actif, avec elle jusqu'à pouvoir en modifier les propriétés. Fondement des pouvoirs mystérieux concédés à des individus, en fonction de ce qu'ils sont et en fonction des rôles que régulent les champs sociaux où ils s'insèrent : gourous, guérisseurs d'écrouelles, agents de culte divers ... qui, on le sait bien, ont le pouvoir de transformer la matière, inerte ou organique.

Un anthropodrame, encore.

Le tableau est complexe. La façon dont l'être humain perçoit l'homme laisse penser que l'accès à cette complexité est à rebondissements multiples. Elle intègre, dans l'instant-même où elle se noue, des représentations, des processus, des valeurs, des comparaisons inter-espèces : on les a vus sourdre dans quelques «anthropodrames», choisis parmi d'autres; des scénarios à propos desquels, pour qu'ils ne se dissolvent dans de simples impressions de surface, on a recouru à des méthodes classiques du traitement des données. Pour ce qui ressemble encore à un pot-pourri, on va proposer quelques axes théoriques plus strictement définis. Je le ferai en trois temps que, par économie et par option, je n'ai pas voulu présenter ici dans leurs détails.